

Jacques Soghomonyan
Promo 2026



Der fuchs

Le renard

Et si j'étais un écrivain ?



Département Sciences Humaines et Communication
M.Cardi

Prologue

Cette nouvelle prend place dans les années 1930 en Allemagne. Cette période historique est particulièrement dense en informations. Il est donc nécessaire d'amener quelques précisions historiques pour que chaque lecteur puisse lire sans confusion ce récit.

L'étude de l'Allemagne entre-deux-guerre est un travail subtil, en effet la conclusion de celle-ci est l'avènement d'Adolf Hitler au pouvoir d'une puissance majeur européenne. Il est donc naturel de vouloir trouver une cause unique, simple et fataliste pour ce tragique dénouement. Le plus souvent, gravitant autour de la crise économique sans précédent que l'Allemagne a subi. Ici, nous ne ferons que peu mention du caractère économique de la République de Weimar, au vu du format réduit de l'exercice.

Nous nous concentrerons, au contraire, sur l'aspect politique.
Commençons par définir les forces en jeu :

- N.S.D.A.P : *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*¹.
- K.D.P : *Kommunistische Partei Deutschlands*².

Nous nous limitons aux deux partis extrêmes pour les raisons énoncées au-dessus. De plus il est important de noter les résultats des élections législatives du 14 septembre 1930 : 18.3 % pour le N.S.D.A.P et 14.3 % pour le K.D.P.

Avec le parti le plus populaire étant le S.P.D³ faisant un score de 24.5%, son plus bas depuis le début de la république.

Nous ferons mention de la police berlinoise et du ministère de l'Intérieur allemand, en particulier la *Preußische Geheimpolizei*⁴. Cette organisation avait originalement pour but de prévenir les révoltes politiques comme celle de 1848. Elle sera, plus tard, fusionnée avec la police berlinoise.

C'est finalement à la chute du second empire qu'une réorganisation eu lieu. Aboutissant en deux entités, le *Abteilung I der Verwaltungspolizei*⁵ rattachée à la police berlinoise, subordonné au *politische gruppe*⁶ du *Abteilung II für Polizeianglegenheiten*⁷.

1932 marque la fin de la « police républicaine ». Conséquence directe du coup d'État de Prusse, qui laisse la porte ouverte à l'infiltration du département par les nationaux-socialistes. Cela mène à l'incapacité de la police à gérer les crimes du parti.

C'est de cette base que le récit va évoluer.

Nous n'utiliserons aucun nom de personnage historique.

1. Partie national-socialiste des travailleurs allemands

2. Partie communiste allemand

3. *Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, Partie social-démocrate allemand

4. Police secrète prussienne

5. Département 1 de la police administrative

6. Groupe politique

7. 2^e département des affaires policières du ministère de l'Intérieur

En ce jour d'automne 1931, la pluie coulait sur le cimetière militaire Berlinois, le flot assourdissant de l'eau masquait les récitations religieuses. En face du clerc, notre jeune officier, le regard vide, l'âme blessée, observait, l'orée de la forêt. De cette dense broussaille, un courageux renardeau sorti. De cette scène, on entendait les cries d'une mère qui avait perdu son petit.

Un premier coup de fusils retentit. L'esprit anesthésié, Jank contemple le ciel, il y vit deux oiseaux se faire face, puis, le rapace aux plumes rouge sang se heurta au grand corbeau noir comme les abysses. C'était un combat qui ne pouvait que mal se terminer.

Un deuxième coup se fait entendre. Les deux volatiles s'étaient maintenant engagés dans une danse mortuaire transperçant le ciel. Ce couple d'ennemies, sans se préoccuper du monde qui les entouraient, finirent leur chute sur le renardeau perdu.

Le dernier tir résonna, concluant la cérémonie policière. Sans avoir le temps de cligner des yeux Jank découvrait la scène meurtrière. Seul l'oiseau funèbre en sortait survivant.

L'ambiance était lourde au commissariat, personne ne s'y attendait. La mort de Ferdinand Ozil était une nouvelle dure à digérer pour notre ami en deuil.

« On peut pas laisser cet accident nous détourner de nos affaires !

Ferdinand Ozil, brave officier ayant servi sa nation, est mort jeudi dernier dans l'explosion qui a eu lieu au siège du KPD. Il faut donc réussir à calmer tout le monde et faire en sorte que personne ne commence une révolte. » Contait le brigadier.

Jank Schmidt ne pouvait accepter que son frère d'arme se fasse oublier ainsi. C'est pourquoi, au terme de la réunion, Jank, tourmenté d'interrogation, se jeta dans le bureau du brigadier. En ouvrant la porte, il s'exclama « Comment une explosion dans le siège d'un des parties politiques les plus controversés du pays puisse n'être qu'un accident ? ». Il continua, « Et est-ce une coïncidence si l'explosion a eu lieu le jour où Rudolf Krankewagen, le président du parti, devait y faire sa visite ? ». Le gradé ne savait trouver les mots pour exprimer sa peine, mais, seul l'inaction pouvait préserver la paix.

Notre jeune héros, assoiffé de justice se mit à enquêter sur les véritables causes de la mort de Ferdinand.

Pendant trois longs mois, ces questions le travaillaient jusqu'à la moelle. Il ne pouvait plus vivre, cette obsession grandissait en lui tel un virus. Cette maladie s'emparait de lui, il perdit la raison, seul ses visites hebdomadaires dans le

sépulcre le consolait. Il y passait des relevés à parler de l'enquête qui l'enivrait tant.

Que ne savait-il pas ?

« Mais je sais déjà tout ! » cria-t-il à la tombe inerte.

« Je sais que les fascistes ont fait le coup. Je sais qu'il voulait assassiner le KDP. Mais pourquoi toi ? Ils savaient que Krankenwagen avait eu un délai, et que tu serais le seul ? Tu étais si près du but, à deux doigts de prouver les sales magouilles des fascistes. On était les seuls à savoir que tu t'y rendais ce maudit jeudi. » En prononçant ces mots, notre enquêteur comprit qui était la véritable cible de l'assassinat. Ce désastre si bien exécuté, était un moyen si simple de se détourner de la vérité.

Cette révélation emplit Jank d'espoir, mais qui était la taupe ? Mais notre inspecteur n'avait aucunes preuves.

Le voilà de nouveau vide d'ambition, ce trimestre était donc vain. Il décida de suivre ses collègues et d'abandonner les recherches. Il prit la route vers l'alcool, il n'avait d'autre choix que d'oublier cette amère décision.

Il arriva devant le bar, un grand panneau brillait dans la brune, criant « **Das Pint** ». Il y entra, alla vers le comptoir et commanda un verre, puis un deuxième et un troisième. Ce mécanisme destructeur se répéta jusqu'à l'ébriété. Notre ivrogne tourna la tête et croisa le regard avec Rudolf Fritzen, un autre inspecteur, lui aussi venu pour se libérer d'une lourde journée. La discussion était entamée, les deux confrères sous le joug de l'éthanol se libéraient petit à petit. Les paroles coulaient dans un torrent de confession, Jank qui n'avait jusque-là parlé à personne, se livrait enfin sur la douleur qui le rongait quant à la mort de son feu protégé. L'échange s'éternisait, ils ne pouvaient arrêter de fraterniser sur la dure vie qu'ils menaient. Une ambiance lourde c'était emparée de la pièce, la lumière orangée des réverbères les illuminait. Tandis que les hommes ne s'écoutaient qu'à moitié, ils faisaient persister le dialogue.

— Je te le dis, je vais retrouver le salop qui a tué Rudolf.

— De toute façon qui te dit que c'est le NSDAP ?

— C'est forcément leur faute ! Ça ne peut pas être des coïncidences.

— En même temps il va enquêter sur le NSDAP au QG du KDP, c'est une occasion parfaite, dit-il en rigolant.

Cette parlote prit fin sans plus de philosophie. Jank réussit tant bien que mal à tituber jusqu'à son lit douillé, où il tomba dans les bras de Morphée.

Le lendemain, un éclairé samedi matin, il se réveilla avec beaucoup de difficulté. Pour se revigorer il plongea la tête dans une bassine d'eau. Dans ce moment précis, une décharge électrique lui traversa le corps, il se souvenait de la palabre

interminable. En particulier l'ultime commentaire de Rudolf Fritzen, celui-ci ne pouvait pas avoir connaissance de l'enquête mener par Ferdinand. Les gouttes froides tombant du visage de Jank rythmaient ses pensées, le doute s'intensifiait et Rudolf Fritzen devint le suspect primaire.

Jank était convaincu, il devait récolter les preuves. Il reprit son quotidien et réintégra ses anciennes missions. Pendant des semaines, à chaque occasion qui se présentait à lui, appareil photo Leica dans son manteau, il suivait Fritzen. Mais rien de très concluant ne liait le suspect au meurtre de l'inspecteur Ozil.

Jank ne pouvait plus attendre, voilà maintenant quatre mois que son ami était mort. Justice n'était pas rendue, en ignorant un tel homicide, l'aveuglement de celle-ci outrepassait l'entendement.

Il se devait d'agir, il se rendit chez le procureur, mais les routes étaient pleines. Un chahut grondait au loin, les voitures s'empilaient les unes derrières les autres. Jank sorti de sa voiture, et devant ses yeux se dressa une foule d'hommes costumés. Il vit la section d'assaut du NSDAP faire une marche démonstrative. Jank rangea sa voiture aussi vit qu'il pût, pour prévenir les forces de l'ordre. Il courait sans relâche vers le poste, la respiration difficile, il tourna la tête, et, comme au bar vit Fritzen. En regardant de plus près, le vilain personnage serrait la main de Langston Benz, le dirigeant du NSDAP Berlin. La voilà la preuve qu'il attendait tant, sans hésiter il dégaina son appareil photo et captura cette image.

Sans réfléchir, il courut pour faire développer les photos, reposant toute sa confiance dans la république pour en finir avec cette histoire. Une fois finit, il se précipita vers de bureau du procureur et du brigadier pour leur montrer les preuves irréfutables. Mais à sa grande désillusion, ils le regardaient avec incompréhension lui affirmant que la probabilité qu'un officier soit le criminel était faible. « De toute façon, il rentre à Munich là. » ricanait le brigadier. Digne, Jank s'excusa hors du bureau. Les hommes venaient de détruire l'once de bonté qui raisonnait encore en lui.

Dans sa rage de revanche, il se dirigea vers la gare où il prit, sans considération, le premier train pour Munich. Il fouillait chaque cabine pour le perfide homme. Il ouvrit la porte d'une voiture, et, le vit, l'homme qui a engendré la mort de Ferdinand. Jank sorti son arme et la pointa sur le complice.

Il cria, « Quand les institutions de notre propre État ne peut agir fasse aux acteurs qui la menace, nous, peuple, nous devons de les réinstaurer. ».

La fin de cette phrase résonnait. Un silence pesant remplit le wagon.

Le corps de Rudolf Fritzen tomba, Jank lâcha son arme et s'effondra en larmes. Les hommes se jetèrent sur lui pour le maîtriser. Son destin était sellé.

Le jour de son jugement, la salle était pleine, tout Berlin y était présent. L'histoire d'un jeune officier de police en deuil, défendant les intérêts de la république et des institutions de son pays, avait ému la nation entière. Cet événement fut publié dans tous les journaux et la traque des infiltrés dans les forces de police commença. Renforçant ainsi les moyens de la police à combattre les menaces à la démocratie.

Le renard avait vengé son fils.

Et le peuple allemand restera souverain . . .